parce qu'avant cette époque elle était occupée par des Tartares mahométans, auxquels l'usage du vin était interdit. Le *kakour* était un ancien plant du pays conservé par tradition. Le *bigass-kakour* est une variété du *kakour*. Il est moins agréable au goût, tardif à mûrir, mais très-abondant.

KAKRELAK s. m. (ka-kre-lak). V. KAKERLAQUE.

KAL s. m. (kal). Gramm. Nom de la première des sept formes du verbe hébreu. ‖ On l'appelle aussi PAHAL.

KALAADAR s. m. (ka-la-a-dar). Commandant d'un château, en Perse.

KALABAKA ou **STAGOUS**, bourg de la Turquie d'Asie, dans la Thessalie, pachalik et à 20 kilom. N. de Trikala. Ce village occupe l'emplacement de l'antique *Eginum*, dont César fit occuper les forteresses pendant son expédition contre Pompée. Une ancienne inscription, qui se trouve sur le mur oriental de l'église de Saint-Jean, vient confirmer cette supposition. A quelques pas du village se trouvent les couvents des *Météores* (hauts lieux), qui, grâce à leur position singulière, présentent un aspect aussi pittoresque qu'étrange. Ces couvents occupent les sommets d'un groupe de rochers isolés au milieu de la plaine, qui s'élèvent à plus de 100 mètres, comme autant de gigantesques piliers complétement isolés les uns des autres. C'est là que les moines vivent retirés du monde à une hauteur considérable au-dessus de la plaine. Des vingt couvents qui existaient autrefois, il n'en reste plus aujourd'hui que dix. Le touriste qui désire visiter ces couvents doit subir un genre d'ascension assez bizarre : d'une corniche de rocher vertical qui porte le plus considérable de ces couvents, le voyageur voit descendre une corde et un large filet; il doit s'envelopper dans ce filet, et se livrer ensuite aveuglément aux moines, qui lui font faire ainsi tant bien que mal une excursion aérienne de 100 mètres. L'église est très-ancienne et mérite une visite; elle renferme le tombeau de l'empereur Cantacuzène, qui vint y échanger la pourpre contre le froc de saint Basile. On trouve dans la bibliothèque une nombreuse collection d'auteurs ecclésiastiques et des manuscrits de saint Basile et de saint Chrysostome. Du haut de ce couvent, on jouit d'un magnifique panorama sur la chaîne du Pinde et la belle plaine de la Thessalie.

KALABAR, ville de la Guinée supérieure. V. CALABAR.

KALABCHÈH, village de la Nubie, sur la rive occidentale du Nil, à 60 kilom. S. d'Assouan. Ce village, voisin des rapides auxquels il donne son nom, est situé sous le tropique du Cancer; il compte une soixantaine de huttes en terre. A en juger par les restes de son temple, le plus vaste et le plus remarquable de toute la Nubie, à l'exception de celui d'Abou-Simbel, ce fut autrefois une localité importante. Ce temple se compose du *naos* ou sanctuaire, d'un portique et d'une cour. Le *naos* est divisé en trois chambres successives : l'*adytum*, une salle à deux colonnes, et une troisième pièce ouvrant sur le portique, lequel a trois rangées de quatre colonnes chacune, la rangée extérieure fermée d'entre-colonnettes à mi-hauteur. La cour se termine par les constructions pyramidales du propylône, en dehors duquel est une allée pavée, puis un escalier conduisant au quai dont la rivière était bordée. Le temple est entouré de deux enceintes qui se rejoignent au pylône. L'espace intermédiaire est occupé par plusieurs chambres, et à l'extrémité supérieure est une sorte de petit péristyle formant l'avant-cour d'une chapelle taillée dans le rocher. A l'angle N.-E., il y a aussi une petite chapelle qui date des plus anciens temps de l'édification du temple; et on voit au N. une autre enceinte d'une étendue considérable qui s'appuie sur le mur extérieur, avec deux portails ou pylônes détachés.

Le temple de Kalabchèh, dans l'état où nous le montrent ses ruines, date seulement des premiers Césars, comme on le voit par les cartouches de ses légendes hiéroglyphiques. Il fut commencé sous le règne d'Auguste et continué à l'époque de Caligula, de Trajan et de Sévère; plusieurs de ses parties sont même restées inachevées. Les sculptures sont d'une époque de décadence; mais les pierres qui furent employées dans sa construction appartenaient à un édifice plus ancien, probablement du temps de Touthmès III, dont le nom se lit sur une statuette de granit renversée près de l'entrée, au voisinage du quai.

Kalabchèh (INSCRIPTION DE). Très-curieuse inscription latine découverte à Kalabchèh, en Nubie, par le capitaine Peter Rainier en 1828. Elle a été reproduite et discutée dans le tome III des *Transactions of the royal Asiatic Society of London*. Elle était gravée sur une pierre dans un grand temple ptolémaïque, remontant à la domination romaine pour les sculptures d'ornementation. Ce temple ayant été transformé dans la suite en église chrétienne, on a soigneusement fait disparaître les hiéroglyphes qui y étaient gravés; néanmoins, l'inscription latine a été respectée, quoiqu'elle ne nous soit pas arrivée dans un état d'intégrité complète. Voici le texte de cette inscription; elle est, chose rare, en vers hexamètres acrostiches, c'est-à-dire que les lettres initiales des vers lues verticalement donnent le nom de celui en l'honneur de qui elle avait été rédigée :

Invicti veneranda ducis per sæcula vellent
Victrices Musæ Pallas crinitus Apollo
Læta serenifico defundere carmina Gallo
Intemerata malas hominum sed numina fraudes
Jurgiaque arcanis et perfida pectora curis
Fugeret Hadriani tamen ad pia sæcula verti
Ausa per occultas remeant rimatâ latebras
Ut spirent cantus ac tempora prisca salutent.
Sacra Mamertino conuerunt præside signa
Tum superum manifesta fides stetit in civitate
Inachias sospes diti pede pressit harenas
Namque in percelsi densata sedilia templi
Incola quo plebes tectis et funditur altis
Munera cœlicolis....

Le Gallus dont il est parlé dans cette inscription est probablement Eneus ou Cornelius Gallus, le premier préfet ou *præses* d'Egypte.

Kamavatsa, livre bouddhique qui traite de l'*Ordination des prêtres*, et dont l'étude est très-importante au point de vue de la connaissance exacte de la religion bouddhique. Aussi, de bonne heure a-t-il attiré l'attention des savants. MM. Buchanan et Alongh en publièrent, les premiers, une traduction latine, Burnouf et Lassen, qui font autorité dans toutes les questions ayant rapport aux origines du bouddhisme, en ont donné une analyse très-fidèle; en 1841, M. Spiegel, bien connu par ses travaux sur la langue zende, en publia le texte pâli, sous le titre de *Kammavakia, liber de officiis sacerdotum bouddhisticorum, palice primus edidit Fr. Spiegel*, (Bonn., 1841 in-8°). Enfin, un missionnaire, qui a résidé longtemps dans la Malaisie, en a donné dans les *Annales de philosophie chrétienne* une traduction française très-exacte. Voici en peu de mots le contenu du *Kamavatsa*. Le livre, dans la version birmane, débute par une invocation au dieu Gautama, et passe immédiatement aux cérémonies qui doivent être accomplies pour l'ordination d'un prêtre. L'élu est introduit devant l'assemblée des *ponghis* ou prêtres; l'un d'eux lui adresse différentes questions symboliques. Puis on lui demande s'il n'a pas quelque maladie; sur la réponse négative de l'élu, on lui demande : « Es-tu libre? Es-tu mâle? N'as-tu pas de dettes? N'es-tu pas dépendant du roi ou de quelques grands? Es-tu âgé au moins de vingt ans? etc. » Le *Kamavatsa* explique très-longuement les raisons pour lesquelles on pose au jeune postulant toutes ces questions minutieuses. Alors l'élu adresse une demande officielle pour recevoir l'ordination, et le maître lecteur interroge de nouveau l'élu sur différents points. Alors le maître lecteur s'adresse à l'assemblée et dit : « Plaît-il à l'assemblée que l'élu obtienne la haute faveur à laquelle il aspire? Les *rahans* à qui cela est agréable n'ont qu'à garder le silence; ceux, au contraire, à qui cela déplairait doivent parler et donner les raisons sur lesquelles est fondée l'opinion qu'ils ont. » Ayant répété jusqu'à trois fois cette même formule, l'élu est censé revêtu de la dignité. Le jeune élu étant devenu *padzing*, le maître lecteur fait connaître le moment, l'heure et la constellation sous laquelle le jeune *padzing* est devenu *ponghis*, ainsi que la saison, le jour et la partie du jour. Puis on lui fait connaître les quatre grandes choses qu'il doit faire et les quatre grandes choses qu'il doit éviter, et désormais il peut remplir les devoirs de sa nouvelle position.

KALAFAT, ville des Principautés-Unies moldo-valaques, dans la Valachie, sur la rive gauche du Danube, en face de Widdin; 6,000 hab. Belles mosquées, bains élégants; mais les rues en sont mal pavées et malpropres. Les fortifications qui entourent la ville décrivent un arc de cercle dont le Danube forme la corde. En 1854, pendant la guerre d'Orient, Omer-Pacha y obtint un brillant succès sur les Russes.

KALA-FOUTONGA, la divinité suprême qui créa toutes choses, dans les traditions religieuses des insulaires de l'archipel des Amis. D'après eux, c'est une femme qui habite au ciel et préside aux éléments. Lorsqu'elle est irritée, elle frappe la terre de stérilité, anéantit les récoltes, donne la mort aux hommes et aux animaux; mais dès qu'elle s'apaise, tout rentre dans l'ordre accoutumé. Elle a sous ses ordres des divinités subalternes qui n'ont aucune influence sur le sort des hommes après leur mort.

KALAHARI, immense plateau, situé dans l'Afrique australe et désigné par les voyageurs sous le nom de désert. Il s'étend entre le 29e et le 20e degré de lat. S., et du 24e degré de long. O. à la côte occidentale. La qualification de désert donnée à cette contrée, qui est loin d'avoir l'aridité du Sahara, vient de l'absence d'eau courante et de la rareté des sources. Chose étrange, malgré une sécheresse presque continuelle, le Kalahari produit une végétation abondante et renferme de nombreux habitants. Livingstone, qui s'y est aventuré le premier, en fait la description suivante : « C'est une plaine immense, remarquablement unie, coupée en différents endroits par le lit desséché d'anciennes rivières, et parcouru dans tous les sens par de prodigieux troupeaux de certains genres d'antilopes, dont l'organisation exige peu ou point d'eau. Le gibier, les rongeurs sans nombre que l'on trouve dans cette région et les petites espèces de félins qui font leur proie de ces derniers forment la nourriture des Bushmen et des Bakalaharis, habitants de la contrée. Le sol est composé, en général, d'un sable doux, légèrement coloré, c'est-à-dire de silice presque à l'état de pureté. On trouve dans les anciens lits des rivières desséchées beaucoup de terrains d'alluvion qui, durcis par le soleil, forment de grands réservoirs où l'eau de pluie se conserve pendant plusieurs mois de l'année.

» La quantité d'herbe qui pousse dans cette région remarquable est surprenante, même pour ceux qui ont vécu dans l'Inde. Elle croît ordinairement par touffes épaisses, entremêlées d'espaces où la terre est nue ou bien occupée par des plantes à tiges rampantes; ces plantes, profondément enracinées dans le sol, ressentent peu les effets de la chaleur, qui est excessive. La plupart d'entre elles ont des racines tuberculeuses et sont conformées de manière à fournir à la fois un aliment et un liquide pendant les longues sécheresses, époque où l'on chercherait vainement ailleurs quelque chose qui pût apaiser la faim et la soif. » Parmi ces plantes, il en est quelques-unes qui sont pour les indigènes d'une utilité sans pareille. L'une, appelée *léroshua*, possède, à environ 18 pouces dans le sol, un tubercule aussi gros que la tête d'un enfant et rempli d'un suc d'une fraîcheur délicieuse. Une autre, désignée sous le nom de *mokouri*, produit une rangée de tubercules, gisant sous terre et dont les habitants du désert reconnaissent l'emplacement en frappant le sol avec une pierre. Une troisième, qui porte dans le pays le nom de *kêmé*, est une espèce de melon d'eau; ces melons se montrent en abondance sur une immense étendue, lorsque les pluies ont été très-abondantes. Ils fournissent alors à la nourriture non-seulement des habitants, mais des animaux de toute espèce qui errent dans le Kalahari. Parmi ces animaux, nous citerons l'éléphant, le rhinocéros, de nombreuses variétés d'antilopes, le lion, le chacal, l'hyène, la souris, etc.

« Les tribus qui habitent cette région, dit Livingstone, sont composées de Bushmen et de Bakalaharis. Les premiers sont probablement les aborigènes de la partie méridionale du continent, et les seconds proviennent sans doute de la première émigration des Béchuanas. C'est par goût que les Bushmen vivent au désert, les Bakalaharis parce qu'ils y sont contraints; mais un profond amour de la liberté anime également les deux races. Les Bushmen se distinguent par leur langage, leurs habitudes et leur aspect; ce sont les seuls vrais nomades que l'on trouve dans la contrée; ils ne cultivent jamais la terre et n'ont point d'animaux domestiques, à l'exception de quelques chiens d'une misérable espèce; en revanche, ils connaissent tellement bien les habitudes des animaux sauvages, qu'ils les suivent pendant leurs migrations, les surprennent et s'en nourrissent à l'endroit où la chasse a eu lieu. A la chair du gibier, qui forme leur principale nourriture, ils ajoutent les racines, les fèves et les fruits sauvages que les femmes vont chercher. Ceux qui habitent les plaines sablonneuses et brûlantes du désert sont généralement secs et nerveux, capables de supporter de grandes fatigues et de subir des privations excessives.

» Il est probable que la rareté de la pluie dans cette vaste région provient de ce que le vent d'est y domine, avec une légère inclinaison vers le sud; les vapeurs qu'il entraîne de l'océan Pacifique se déposent sur les montagnes de l'est; quand la masse d'air atteint sa plus grande élévation, elle arrive au bord de la grande vallée qui renferme le Kalahari; comme elle se trouve alors en contact avec l'air raréfié du désert, la colonne ascendante de cet air embrasé lui permet de tenir en suspension l'humidité qu'elle contient encore, et empêche la pluie de tomber sur cette région, dont l'atmosphère a une puissance hygrométrique assez grande pour prévenir la formation des nuages. »

La sécheresse du Kalahari rend très-pénible la traversée de ce désert; d'autant plus que la crainte de la visite des étrangers pousse les indigènes à cacher les citernes où ils vont puiser de l'eau et même à s'établir assez loin de leur voisinage, afin de tromper le voyageur. Les femmes sont chargées de faire la provision d'eau; elles la renferment dans des coquilles d'œufs d'autruche qu'elles enterrent avec soin afin de les dérober à l'avidité des voyageurs auxquels la soif brûle la gorge.

La richesse de végétation du Kalahari peut, suivant Livingstone, s'expliquer par la structure du sol. En effet, la vallée centrale est entourée de montagnes formées de roches anciennes et dont le versant intérieur se prolonge en formant au bassin un fond de roches siluriennes, qui apparaissent çà et là par suite de fractures du bassin. Quoique des bouleversements aient brisé la ceinture de la vallée, il en existe encore probablement une certaine partie qui dirige l'eau des pluies vers le centre, où elle s'infiltre et se dépose sous la surface du sol. Ainsi s'explique l'existence des citernes où les indigènes viennent faire leur provision d'eau.

KALAHOM s. m. (ka-la-omm). Premier ministre du roi de Siam, chargé de surveiller l'ensemble des affaires, par l'intermédiaire des gouverneurs et mandarins du royaume.

KALAH-SHERGHAT, village d'Assyrie, à 25 lieues environ de Khorsabad. On y a découvert des ruines antiques qui passent à tort pour avoir appartenu à la ville de Ninive. Des fouilles faites en 1849 par M. Layard, savant voyageur anglais, mirent à jour une figure assise, en basalte noir, dont la tête et les bras manquaient, mais qui, d'après l'inscription cunéiforme dont elle était couverte à sa base, devait avoir représenté un roi. Les autres parties de la butte dans laquelle les fouilles furent faites renfermaient des débris de murs, mais peu de sculptures. On exhuma plusieurs tombeaux, un grand nombres de vases, des sarcophages, des caisses en brique cuite presque carrées. La proportion de ces caisses rappelle une coutume des Perses, racontée par les historiens, de n'enterrer les morts qu'après en avoir fait dévorer les chairs par des oiseaux de proie. Les sarcophages renfermaient de petits vases, des ornements en métal et des coupes en cuivre. « La principale ruine de Kalah ressemble, dit M. Hoeser, aux ruines de Khorsabad et de Nemrod; c'est une grande butte carrée, surmontée d'un cône ou d'une pyramide. De longues lignes de petits monticules ou remparts ceignent un espace quadrangulaire qui, à en juger par les débris de poterie épars, paraît avoir été primitivement occupé en partie par des habitations. Immédiatement au-dessous de ce cône, est un mur ou rempart en pierres de taille bien jointes. » On voit encore les créneaux de ce rempart qui, par leur parfaite ressemblance avec les créneaux figurés sur les bas-reliefs, attestent l'exactitude des représentations assyriennes. « C'est probablement, dit M. Layard, un ouvrage assyrien, et les quatre côtés de la butte peuvent avoir offert originairement la même construction. Kalah-Sherghat, comme forteresse, au pied du Djebel-Kaounkhah, est très-bien situé pour dominer le cours moyen du Tigre et défendre l'entrée de la Babylonie. »

KALAÏ s. m. (ka-la-i). Fortin, palanque fortifiée, en Turquie.

KALAIDOVITCH (Conrad), archéologue et historien russe, mort en 1829. Outre un grand nombre d'articles insérés dans le recueil de la Société historique de Moscou, de laquelle il était membre, on a de lui : *Monuments de la littérature russe du* XIIe *siècle* (Moscou, 1821, in-4°); *Jean, exarque de Bulgarie* (Moscou, 1822, in-4°); *Anciennes poésies russes* (Moscou, 1818, in-4°), recueil de poésies populaires, précédé d'une étude sur la poésie populaire russe.

KALAMAÏ ou **KALAMATA**, ville de la Grèce moderne. V. CALAMATA.

KALAN s. m. (ka-lan). Moll. Coquille du genre strombe, qu'on trouve dans les mers du Sénégal.

KALANCHOÉ s. m. (ka-lan-ko-é). Bot. Genre de plantes grasses, de la famille des crassulacées tribu des crassulées, comprenant plusieurs espèces qui croissent en Asie, en Afrique et au Brésil.

— **Encycl.** Les *kalanchoés* sont des plantes grasses, herbacées ou frutescentes, à feuilles opposées, profondément dentées ou même pennatifides, quelquefois seulement dentées au sommet, rarement entières; les fleurs, disposées en corymbes terminaux, sont blanches, jaunes ou rouges; elles présentent un calice persistant, à quatre divisions; une corolle en entonnoir, à quatre pétales; le fruit se compose de quatre capsules allongées, à une seule loge polysperme. Les espèces peu nombreuses de ce genre croissent dans les régions chaudes des deux continents. On les cultive dans nos jardins; elles exigent la serre chaude et la terre franche légère. On les multiplie facilement de boutures faites sur couche et sous cloche. Les feuilles, appliquées sur la terre humide, produisent des bourgeons à chacune de leurs crénelures. On remarque surtout le *kalanchoé* penné, à fleurs verdâtres, lavées de pourpre et de rouge fauve.

KALANDAR s. m. V. CALENDER.

KALARASCH, ville des Principautés-Unies moldo-valaques, dans la Valachie, appelée aussi LIKORESCHT, à 10 kilom. N.-E. de Silistrie, ch.-l. du district de Jalomnitza; 3,400 hab. Tribunal de 1re instance; école supérieure du district.

KALAVEL s. m. (ka-la-vèl). Bot. Espèce de pistachier.

KALAVRYTA ou **CALAVRYTA**, ville de la Grèce moderne, dans la Morée, à 27 kilom. S.-E. de Patras. Cette petite ville est située près de la rivière du même nom, sur une pente douce au pied du mont Vélia. Elle forma, en 1206, après la quatrième croisade, une baronnie française pour Raoul de Tournay, dont la famille la posséda jusqu'au milieu du XIVe siècle et bâtit un château fort, aujourd'hui en ruine. C'est à Kalavryta qu'en 1821 l'archevêque de Patras, Germanos, réfugié au couvent de Hagia-Lavra, leva le premier drapeau de l'insurrection et appela les Grecs aux armes. Plus tard, les Turcs incendièrent le village. Aujourd'hui, de jolies maisons surgissent au milieu des décombres.

Kalavryta possède un bazar bien approvisionné.

KALB (Jean, baron DE), général allemand, né près de Nuremberg vers 1732, mort aux Etats-Unis en 1780. Il entra de bonne heure au service de la France, devint lieutenant-colonel d'un régiment allemand et reçut le grade de brigadier des armées. Après une mission politique et militaire en Amérique, lors de la séparation de ces colonies de leur métropole, il embrassa chaleureusement la cause de l'indépendance, conclut un arrangement avec Franklin et partit avec le grade de major général (1776). Il avait réuni autour de lui plusieurs jeunes officiers français, parmi lesquels La Fayette, et prit la part la plus brillante à tous les événements de la guerre. Il fut blessé mortellement au combat de Clermont. Les Américains lui ont élevé un monument à Anapolis (Maryland).

KALBE ou **CALBE**, ville de Prusse, prov. de Saxe, régence et à 27 kilom. S.-E. de Magdebourg sur la Saale; 5,000 hab. Fabrication importante de lainages.

KALBELASIT s. m. (kal-bé-la-zitt). Astron. Nom arabe de l'étoile appelée RÉGULUS par les Européens.

KALBFUSSIE s. f. (kal-bfu-sî; — de *Kalbfuss*, sav. allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des chicoracées.

KALCAR ou **KALKAR** (Henri DE), surnommé **Æger**, chartreux et écrivain ascétique allemand, né à Kalkar, dans le duché de Trèves, en 1328, mort en 1408. Après avoir pris le grade de docteur à Paris, il devint chanoine de Cologne, puis entra dans l'ordre des chartreux (1365), fut successivement prieur à Arnheim, à Ruremonde, à Cologne, à Strasbourg, s'occupa pendant plus de trente ans de la réforme de son ordre et alla terminer ses jours à Cologne. On lui doit un grand nombre d'écrits ascétiques, des chroniques, des lettres, des sermons, etc. Nous nous bornerons à citer : *Psalterion B. Virginis*, inséré dans la *Bibliotheca carthusiana*, de Petreius; *Quidam utiles tractatus proficere volentibus*, publié dans le recueil intitulé : *Zeitschrift* (Vienne, 1855); et, parmi ses ouvrages restés manuscrits : *Chronica priorum domus majoris carthusiæ; De ortu ordinis carthusiensis; Epistolæ variæ ad diversos*, recueil de lettres qui va de 1370 à 1407, etc., etc. Le manuscrit qu'on voit à Bruxelles de la *Chronica priorum domus majoris carthusiæ* contient une copie de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et se termine par ces mots : *Compilata hæc sunt ab Henrico de Kalkar, sub anno* 1398. Quelques écrivains ont prétendu que cette phrase se rapporte non-seulement à la *Chronique*, mais encore à l'*Imitation*, et ils ont fait de Kalcar l'auteur de ce dernier ouvrage.

KALCHBERG (Jean-Népomouk DE), poëte allemand, né dans la haute Styrie en 1765, mort en 1827. Orphelin de bonne heure, mais possesseur d'un riche patrimoine, il alla terminer ses études à Grätz, où se développèrent rapidement ses facultés poétiques. A vingt et un ans, il publia un drame : *Agnès de Habsbourg* (1786), suivi, deux ans après, d'un autre drame, les *Templiers*, qui fut également bien accueilli. En 1789, il collabora à un recueil intitulé : *Fruit de la muse de la patrie*, qui produisit en Styrie une grande sensation et mit particulièrement Kalchberg en évidence. Il acheva de conquérir la réputation d'un très-remarquable poëte par la publication d'autres œuvres dramatiques, puis devint successivement conseiller de députation, directeur de la chancellerie provinciale, surintendant des théâtres en Styrie, second, puis premier commissaire de l'ordre des nobles (1817), enfin référendaire près la commission provisoire des finances (1820). Vers la fin de sa vie, il se ruina complétement en voulant exploiter une mine de plomb argentifère. Kalchberg faisait partie d'un grand nombre de sociétés littéraires et savantes. Ses *Œuvres complètes*, publiées à Vienne en 1816, comprennent six drames : *Agnès, comtesse de Habsbourg* (1786); les *Templiers* (1788); la *Révolte des chevaliers* (1792); *Marie-Thérèse* (1793); les *Chevaliers teutoniques à Saint-Jean-d'Acre* (1796), son chef-d'œuvre; la *Mort d'Attila* (1806); des *Esquisses historiques*; un *Traité de l'origine et de l'organisation des Etats de Styrie*, et divers opuscules et brochures. Kalchberg était un ennemi déclaré de la domination française intellectuelle et matérielle; patriote ardent, il était Germain et surtout Styrien. « De là, dans ses œuvres, dit Parisot, un cachet d'originalité que jamais ne présentera un poëte lancé dans une grande capitale et pénétré par la centralisation. L'éducation première avait laissé profondément son empreinte dans l'âme de Kalchberg; tout, chez lui, se résumait en quatre mots, qui s'harmonisaient merveilleusement ensemble : patrie, chevalerie, moyen âge, immobilité. Ces quatre impressions dominent toute sa vie et lui donnent une individualité profonde. » Ce qui caractérise le talent de ce poëte puissant et fort, dans un grand nombre de parties de son œuvre, c'est la naïveté, la spontanéité, la fraîcheur et la vérité.

KALCKAER (Johan VON), peintre hollandais. V. CALCAR.

KALCKREUTH (Frédéric-Adolphe, comte DE), feld-maréchal prussien, né à Sottershausen en 1737, mort en 1818. Il s'engagea comme simple soldat en 1752, acquit le grade de général-major dans la guerre de Sept ans, devint lieutenant général en 1790, prit Mayence aux Français en 1793, combattit à Kaiserslautern l'année suivante, prit Trèves; mais, nullement antipathique aux idées françaises, il applaudit à la paix de Bâle (1795). En 1806, il fut un des promoteurs de la guerre contre Napoléon, qui lui refusa un armistice après la bataille d'Iéna. Il défendit valeureusement Dantzig, en 1807, contre le maréchal Lefebvre, reçut, en récompense, le grade de feld-maréchal, signa la suspension d'armes entre la France et la Prusse, puis un traité de paix avec Talleyrand (1808), et eut ensuite le gouvernement de Berlin. On le cite comme un des généraux les plus braves que l'Allemagne ait opposés à la France pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire. Il laissa d'intéressants *Mémoires*, qui furent imprimés seulement pour les membres de sa famille. — L'un de ses fils, le comte Frédéric DE KALCKREUTH, né en 1790, s'est fait connaître en littérature par des *Poésies dramatiques* (Leipzig, 1825). — Un neveu de ce dernier, le comte Stanislas DE KALCKREUTH, né en 1820, professeur de paysage à l'école des beaux-arts de Weimar et directeur de cette école, jouit d'une réputation éminente comme paysagiste. Parmi ses toiles les plus estimées, on cite celles qui représentent le *Lac Tegern*, le *Lac d'Oo*, le *Château de Gotting*, près de Salzbourg, le *Couvent de Las-Casas*, le *Rheingrafenstein*, près de Kreuznach, etc.

KALCKREUTH (Jean-Christophe-Ernest), général allemand, frère du précédent, né en 1741, mort en 1825. Entré fort jeune au service, il se distingua pendant la guerre de la succession de Bavière (1758) et pendant la campagne du Rhin (1793), s'empara de la place de Bitche, fut fait prisonnier à la bataille d'Iéna, où il commandait le régiment de Hohenlohe, et vécut presque constamment, depuis lors, dans un repos rendu nécessaire par ses nombreuses blessures.

KALDAN ou **GALDAN**, kan des Euleutes, mort en 1697. Il commandait sur les versants des monts Altaï, dont il maintint l'indépendance malgré tous les efforts de l'empereur de la Chine, Khang-hi, se rendit célèbre par les victoires qu'il remporta sur les armées de ce souverain, qui vint l'attaquer en personne; il mourut avant d'avoir pu réaliser le dessein qu'il avait formé de fonder un empire dans le centre de l'Asie.

KALDEN, village de Prusse, prov. de Hesse, cercle et à 10 kilom. de Cassel; 1,000 hab. Beau château électoral de Wilhelmsthal, bâti au XVIIIe siècle. Victoire du duc de Brunswick sur les Français, le 24 juin 1762.

KALDI (Georges), écrivain et jésuite hongrois né à Tyrnau en 1572, mort à Presbourg en 1634. Il professa la théologie morale à Olmutz, puis dirigea le collége de Presbourg. On lui doit, entre autres travaux, des traductions en hongrois de la *Bible* (Vienne, 1626, in-fol.) et des *Epîtres* et *Evangiles* (Vienne, 1629).

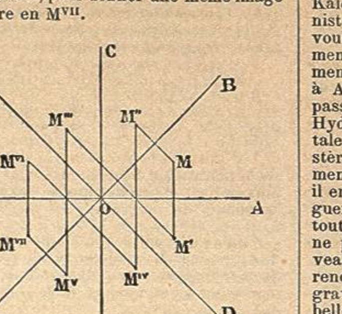
KALÉDA, dieu de la paix, le Janus des peuples slaves. Sa fête se célébrait le 24 décembre, au commencement de l'année, par des fêtes et des réjouissances publiques.

KALÉIDOSCOPE s. m. (ka-lé-i-do-sko-pe — du gr. *kalos*, beau; *eidos*, image; *skopeô*, je vois). Physiq. Instrument de physique formé d'un tube opaque contenant des miroirs disposés de façon que de petits objets colorés contenus dans le tube y produisent des dessins agréables et variés à l'infini : *Le* KALÉIDOSCOPE *a fourni à l'industrie des tissus une multitude de dessins gracieux. Le* KALÉIDOSCOPE *a joui pendant plusieurs années d'une grande vogue comme jouet.* (Bouillet.)

— Fig. Ce qui embellit, ce qui fait voir les choses sous un aspect agréable : *Le* KALÉIDOSCOPE *de l'espérance, de la jeunesse. Ah! que de couleurs perdues dans le* KALÉIDOSCOPE *d'une jeune tête qui se croit grave.* (G. Sand.)

— **Encycl.** On nomme *kaléidoscope* un appareil construit de manière à tirer, d'un assemblage confus de petits objets irréguliers de diverses couleurs, des images symétriques remplissant autour d'un point les quatre angles droits du tableau, et présentant, par conséquent, un ensemble régulier, souvent agréable à la vue, et d'ailleurs variable à volonté, d'une infinité de manières. Le *kaléidoscope* se compose de deux miroirs plans formant un angle de 45° l'un sur l'autre, ou de trois miroirs inclinés de 60°, renfermés dans un tube en carton, fermé à ses deux extrémités par deux disques de verre, dont l'un sert d'oculaire, tandis que l'autre, dépoli, supporte, sans les soustraire à la lumière diffuse ambiante, les objets dont les images multiples doivent former le spectacle.

Supposons que l'appareil se compose de deux miroirs inclinés de 45° l'un sur l'autre, OA et OB : soit M un objet placé entre deux miroirs (v. la fig. ci-contre); il fournira d'abord deux images primitives M' et M'' occupant des positions symétriques de M par rapport aux deux miroirs. Les rayons formant ces deux images se réfléchiront de nouveau : les premiers sur le miroir OB, pour donner l'image secondaire M''', et les seconds sur le miroir OA, pour donner l'image secondaire M^{IV}; les rayons formant ces deux images secondaires se réfléchiront encore, les premiers sur le miroir OA pour donner l'image tertiaire M^{V}, et les seconds sur le miroir OB, pour donner l'image tertiaire M^{VI}; enfin, les rayons formant ces deux images tertiaires se réfléchiront de nouveau sur les deux miroirs OA et OB, pour donner une même image quaternaire en M^{VII}.



En effet, si l'on désigne par a la distance du point M au miroir OA, il est facile de voir que M' et M'' seront distants de la même quantité a de OA et de OC; que M''' et M^{IV} seront encore distants de la même quantité a de OC et de OF; que, par conséquent, la même distance séparera encore respectivement M^{V} et M^{VI} de OF et de OG; enfin, que les deux images M^{VII} seront encore distantes de OG de la même quantité a, c'est-à-dire se confondront. Cela posé, il est visible que les images primaires des objets placés entre OA et OB rempliront les deux angles BOC et AOD; que leurs images secondaires rempliront de même les angles COE et DOF; que les images tertiaires rempliront les angles EOG et FOH; enfin, que les deux images quaternaires confondues rempliront l'angle GOH. Le fond du tableau paraîtra donc rempli par huit groupes pareils d'objets formant un ensemble régulier capable de plaire à l'œil. La théorie serait la même si les miroirs étaient au nombre de trois et inclinés les uns sur les autres de 60°.

KALENBERG (PRINCIPAUTÉ DE), ancienne division administrative et politique du ci-devant royaume de Hanovre, aujourd'hui dépendance de la province prussienne de Hanovre, bornée par les principautés de Lunebourg et de Hildesheim, le duché de Brunswick, la principauté de Lippe-Detmold, la province de Hesse, la principauté de Schaumbourg-Lippe et le comté de Hoya. Superficie, 242,000 hectares; 180,000 hab. Sol généralement sablonneux et marécageux. Elève de bestiaux. On en tire de la houille, du plâtre, de la chaux. Peu d'industrie. Il est arrosé par le Weser au S.-O. et la Leine au N.-O. Cette principauté tire son nom du château de Kalenberg, situé à 20 kilom. S.-E. de Hanovre. Elle appartenait primitivement aux comtes de Lunebourg, et entra, en 1473, dans la maison de Brunswick, branche de Wolfenbuttel. En 1634, elle passa dans la branche de Brunswick-Lunebourg, et devint, en 1648, propriété de la branche de Brunswick-Zell. Lors de l'extinction de la ligne masculine de cette dernière, en 1705, elle échut à Ernest-Auguste de Brunswick-Lunebourg, électeur de Hanovre. Elle a, depuis, suivi les destinées du Hanovre.

KALENCHOÉ s. m. (ka-lan-ko-é). Bot. V. KALANCHOÉ.

KALERGIS (Dimitri), général et homme politique grec, né à Taganrok vers 1803, mort en 1867. Il avait fait ses études à Saint-Pétersbourg et appris la médecine à Vienne, lorsque éclata la guerre de l'indépendance de la Grèce contre les Turcs. Kalergis s'engagea alors comme volontaire, se distingua aux combats de Trispyrghi et de Callirhoé, fut grièvement blessé à la jambe d'un coup de feu et tomba au pouvoir des Turcs, qui lui coupèrent une oreille. Il devint ensuite aide de camp du général Fabvier, puis de Capo d'Istria, qui le nomma, en 1832, lieutenant-colonel. Adhérent du parti russe, il chercha, lors de l'arrestation de Kolokotroni, à soulever la Messénie contre le roi Othon; mais il échoua et fut quelque temps interné pour ce fait. Amnistié en 1843, il fut l'un des principaux fauteurs de l'insurrection qui éclata au mois de septembre de la même année; mais il contribua puissamment, par la fermeté de son attitude, à sauver la dynastie bavaroise, et le roi reconnaissant l'appela au commandement d'une division de cavalerie, avec le grade de général. Quelques semaines plus tard, il devenait l'un des chefs de l'insurrection à la suite de laquelle le roi Othon dut renvoyer ses conseillers bavarois. Nommé gouverneur d'Athènes, aide de camp du roi, il réprima l'année suivante une inquiétante émeute de palikares. Cependant, mal vu à la cour, où on le supportait sans l'aimer, détesté du peuple, qui ne l'avait soutenu que dans l'espoir qu'il renverserait Othon, Kalergis, lors de la chute du ministère Maurocordato, dut donner sa démission et s'enfuir aux îles Ioniennes, d'où il passa en Angleterre. Là, il connut Louis-Napoléon Bonaparte et se lia intimement avec lui. Après un séjour de trois ans en Angleterre, Kalergis quitta secrètement ce pays sur un bâtiment de la marine royale, qui le déposa à Zante (1846), en même temps que Louis-Bonaparte se rendait en Italie, d'où il entretenait une correspondance clandestine avec Kalergis. A la nouvelle de la chute du ministère Tzavellas, en mars 1848, Kalergis voulut partir pour Argos; mais le gouvernement d'Othon le fit arrêter à Patras, au moment où il débarquait, et le fit jeter en prison à Athènes. Remis peu après en liberté, il passa plusieurs années dans l'Argolide, à Hydra, à Nauplie, et ne revint dans la capitale de la Grèce que lors du nouveau ministère Maurocordato, imposé au gouvernement grec par les puissances occidentales; il en fit partie et reçut le portefeuille de la guerre (1854). Cependant, le roi Othon et surtout la reine Amélie, sa vindicative épouse, ne pouvaient voir avec satisfaction le nouveau ministre. Celui-ci, s'étant, en outre, rendu coupable de divers manques d'égards graves envers le roi, et ayant publié un libelle dans lequel il dévoilait un peu brutalement les intrigues de la cour, dut se retirer du ministère au mois d'octobre 1855. Néanmoins, Kalergis continua d'habiter Athènes et de conserver une certaine influence politique sur l'esprit du roi, en conseillant aux Grecs, dans leur propre intérêt, de rester attachés à sa dynastie. Au mois de mars 1861, le gouvernement grec envoya Kalergis comme plénipotentiaire à Paris, et lorsque le roi Othon eut été détrôné à la suite d'un soulèvement général, il se prononça hautement contre plusieurs candidatures. Kalergis est mort à Athènes; il était commandeur de la Légion d'honneur.

Kalevala, épopée finlandaise, composée à une époque indéterminée et recueillie seulement de nos jours par un érudit, le docteur Lœnnot (1835). Ce poëme, mieux que toutes les hypothèses et toutes les inductions, montre comment se forment les grandes compositions épiques, du genre du *Mahâbhârata*, et peut-être de l'*Iliade* elle-même; il donne un argument de plus à ceux qui voient dans les épopées nationales des chants longtemps épars dans la mémoire du peuple, composés successivement, sans autre lien que de vagues traditions mythiques, et enfin réunis, soit par un poëte qui leur imprime l'unité, soit par un critique qui se borne à choisir et à donner de la cohésion aux épisodes.

Kalevala, cette région fantastique chantée par les rapsodes finlandais, signifie littéralement *demeure de Kaleva*, héros gigantesque, et, dans un sens poétique, patrie des hommes et des choses héroïques. Kalevala a pour rivale la ville de Pohja, non moins indéterminée. On ne saurait établir la position géographique de Pohja et de Kalevala, dont la lutte est le sujet du poëme finlandais; on ne sait pas ce que c'est que ce *Sampo* qu'ils se disputent comme une toison d'or. Mais on peut affirmer que les habitants de Pohja et de Kalevala sont frères; le poëme commence même quand les rapports ne sont que tendus. L'Hélène finlandaise a affaire à un mari qui la châtie. On se dispute pour des femmes; on ne se bat que pour le *Sampo*. D'ailleurs, à l'époque primitive du début du poëme, le *runoïa* éternel, Wainamomen, sorte de Faust vieux et impassible, Ilmarinen, un Vulcain qui ne boite pas, Lemminkainen, le *jocoso* du poëme, les trois héros du *Kalevala*, en sont réduits, comme les premiers Romains, à ravir leurs femmes aux Pohjaliens.

Le *Kalevala* a des mérites de plusieurs genres. C'est d'abord un poëme dont les acteurs, dieux et héros, vivent dans un pêle-mêle patriarcal; Ukko tient pour les habitants de Pohja; Jumala pour les héros de Kalevala. Ces héros sont si près des dieux, qu'ils sont magiciens; les épisodes abondent si bien qu'il serait difficile de raconter ce poëme aux aventures inextricables et fantastiques. Sa complète naïveté permet de découvrir ce qui est caché dans les poëmes de peuples moins simples, et de faire des rapprochements qui éclairent des points très-obscurs de l'histoire et de la philosophie. Ce n'est pas tout : ces héros magiciens sont de la plus entière et de la plus bourgeoise bonhomie; on nous donne tous les détails du ménage, tyrannie du mari, ruse de la femme, misère, paillardise. Ce n'est pas tout encore : une psychologie profonde analysée avec une patience de Chinois, une passion de la musique dont le mythe d'Orphée donne une faible idée, un naturalisme enthousiaste et savant, une personnification à outrance de toutes choses achèvent de donner à cette œuvre d'un peuple une incontestable originalité.

La première édition du *Kalevala*, publiée en 1835, avait trente-deux chants ou *runas* et douze mille cent vers. M. Leouzon Le Duc en a donné une traduction française, dans son ouvrage sur la Finlande (1845). Depuis cette époque, de nouvelles recherches ont été faites. Une société littéraire, fondée à Helsingfors, continuant et développant l'œuvre entreprise par Lœnnot, organisa sur une vaste échelle l'exploration de tous les pays habités par des peuples de race finnoise. Des frontières les plus septentrionales de la Finlande